

# Morphine

par Olga Duhamel  
pour F.

*Je ne peux pas me séparer de mon petit dieu en cristaux solubles* Boulgakov, *Morphine*

*Le besoin était plus impérieux cent fois que la faim et la soif.* Anonyme, *Journal d'un morphinomane*

**M**ichel Foucault, dans *La Volonté de savoir*, premier tome de son *Histoire de la sexualité*, explique comment le 19<sup>e</sup> siècle occidental a eu l'obsession de la sexualité ; traquant les confidences, appelant les aveux, mettant en place une immense machine du secret, toujours à révéler. Écartant d'un même geste l'hypothèse répressive et la foi en une émancipation des corps qui aurait suivi le siècle victorien, Foucault va montrer comment dans leur intérêt pour les pratiques du sexe, les très sérieux médecins du 19<sup>e</sup> siècle vont faire proliférer à travers les dispositifs du discours, une pensée particulière du sexe qui se répercutera jusque dans les corps, jusque dans le silence de ces corps dont les rencontres vont prendre un sens nouveau. Ces relations étroites du discours avec l'intérieur des corps se rencontrent avec beaucoup d'intensité dans l'expérience des drogues. Dans ce qui suit et principalement à travers trois textes, il s'agira de voir comment les intériorités vont croiser la morphine, cette substance dont la dépendance féroce qu'elle entraîne frappe les corps et les imaginations — avec une ampleur que grossit encore le flot de discours qui l'accompagne. Je voudrais tout particulièrement m'attarder à la tension entre le moi et le passage de l'Histoire par le biais de la morphine — inventée au 19<sup>e</sup> siècle — qui se trouve à

cogner de plein fouet le statut du sujet, tout autant que l'univers social. Car la morphine semble engorger et saturer les intériorités jusqu'à une paralysie de la volonté, au moment même où la liberté individuelle se meut en une revendication collective. Quel espace demeure alors pour celui qui s'intoxique désormais avec une substance de cette sorte et pour laquelle se prépare une prohibition ?

Avec son *Traité des dégénérescences*, publié en 1857, Bénédicte Augustin Morel, « ce baron Haussmann de l'hygiène publique et de la médecine légale » comme le dit si justement Jean-Jacques Yvrol, aura fourni le « schéma d'urbanisation » qui va structurer désormais la conceptualisation des états pathologiques. Pour Morel, les espèces seraient réglées sur le principe premier de dégénérescence. Des éléments de dégénérescence s'observeraient dans l'excès alcoolique et dans les mœurs dissolues de certains sujets qui se traduisent par un rabougrissement physique et intellectuel observable sur ces derniers. Cependant, ces tares dépassent le seul individu, elles contamineront aussi sa lignée dans une hérédité du dissemblable. Notion étrange qui rencontrera un succès considérable. Car, selon Morel, l'alcoolique peut engendrer un alcoolique, mais aussi un phtisique, une prostituée ou encore un assassin. Avec le *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine, et des causes qui produisent ces variétés malades* se dessine à grands traits la question du péril social qui va hanter pour de bon les hygiénistes. Le mélange des comportements rassemblés en un même ensemble, frappé du terme de dégénérescence, est désormais à l'ordre du jour.

Durant la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, les pratiques des toxiques vont côtoyer de près dans le

foisonnement nosologique les pratiques du sexe. Les mots « toxicomanie » et « homosexualité » sont contemporains. C'est un temps durant lequel les aliénistes mettent une grande énergie à classer certains comportements sous la bannière de la déviance, dont l'hérédité sera longtemps l'explication universelle et suffisante. Parmi les observations, des recoupements se font ; celui qui unit le saphisme à la morphinomanie, par exemple, condensé dans la personne de la morphinée, aura son heure de gloire à la fin du siècle. La pratique des substances psychoactives et celle de la sexualité ont en commun, par ailleurs, de remonter à un temps pré-historique.

L'extraction des alcaloïdes, qui commence au début du 19<sup>e</sup> siècle et qui va mener à l'invention de plusieurs substances extraites du pavot et de la coca, pose cependant des questions un peu différentes que celles de la sexualité. Car avec la morphine, une nouvelle puissance des drogues se fait jour qui produira des réactions physiques étonnantes sur ceux qui la consomment. Envisager avec justesse la matérialité véritable de la morphine est malaisé. Peut-on dire, par exemple, que l'invention de la morphine est de même nature que le tissu de discours qu'élaborent les aliénistes ? Ce qui est sûr, c'est que le monde médical — enthousiaste tout d'abord — est lié de très près à la diffusion de la morphine. Elle accompagne de près les transformations du rapport à la douleur et les agencements anesthésiques désormais efficaces, et pour cause, sa puissance analgésique est alors sans pareille. Durant les vingt premières années de son utilisation en injections, soit jusqu'à la fin des années 1870 et même au-delà, les médecins ne se privent pas de la prescrire pour la moindre névralgie. L'alcaloïde est stable, facile à doser, de plus, il semble dépourvu

des inconvénients de l'opium dont il est extrait. Mais, le monde de la santé n'a pas fait que répandre la morphine, il compte aussi dans ses rangs les premières intoxications à cette substance. Et c'est principalement à partir de ces cas que s'échafauderont les premières théories sur le morphinisme. Cela n'implique pas, à première vue, une nature commune entre l'invention de la morphine et le repérage médical de son usage immodéré, simplement, et de façon parente avec le cas de l'éther, la morphine et la médecine sont étroitement liées. Mais tandis que le discours médical d'alors a distribué ses influences tout en s'effilochant avec les années, la morphine elle, demeure, intacte, comme un résidu actif du 19<sup>e</sup> siècle.

Peut-on dire que la dimension technique de la mise au point de l'injection a projeté dans un autre stade de la modification des consciences par les drogues ? Un stade que l'on pourrait comparer à l'accélération des moyens de transport qui a modifié l'emprise sur le territoire. La dépendance physique si puissante qu'induit la morphine, mais aussi l'héroïne, ne laisse pas de troubler. Aujourd'hui, c'est autour de la dépendance et des dangers qu'elle représente qu'est scellée la prohibition des drogues. Or, la mise en place de cette conceptualisation de la dépendance prendra du temps à s'ordonner. La prohibition est aussi scellée, sur l'échelle sociale, par l'imagerie de l'épidémie appliquée aux drogues qui se développe à la fin du 19<sup>e</sup>. La morphine serait semblable au virus qui contamine celui qui entre en contact avec lui. Le drogué est contagieux, l'épidémie guette.

Au travers de cette forêt de discours, il est difficile de comprendre ce que change véritablement l'invention de nouvelles substances, non seulement plus puissantes, mais qui induisent une douleur violente

lorsque leurs utilisateurs en sont privés. Certes l'opium déjà provoquait une accoutumance, quant aux boissons alcoolisées, la bière pouvait entraîner le buveur vers le gin qui amènerait peu à peu la misère dans le foyer et ainsi de suite ; néanmoins, c'était la pente du vice qui inquiétait, davantage qu'une compulsion démesurée propulsant presque instantanément les individus dans les sphères lugubres du monde. Ce qui n'empêche pas que l'alcool est, durant le siècle, le toxique qui suscite le plus d'inquiétudes. C'est d'ailleurs à partir de la maladie que décrit Magnus Huss dans un ouvrage paru en 1849, et pour laquelle il forge le mot « alcoolisme », que seront donnés les premiers éléments qui serviront à conceptualiser l'appétence morphinique. Mais l'alcool traverse toutes les strates de la société sans pour autant accrocher tous ses adeptes. Pourquoi certains buveurs sont-ils rapidement entraînés dans un irrépressible besoin de boire, tandis que l'immense majorité maintient des consommations modérées ? Les réponses qui seront avancées ne pointeront pas, à de rares exceptions près, les boissons alcoolisées comme étant la cause unique de tous les maux du buveur. Le monde des cabarets et des assommoirs crasseux, avec leurs tord-boyaux redoutables, auront pour enseigne la déchéance dans l'esprit du bourgeois, mais la pauvreté inquiète tout autant que les boissons. Quant à l'alcoolisation des riches, c'est l'oisiveté qu'elle demande, pour le long rituel de l'absinthe notamment, qui rend soupçonneux les défenseurs du bon ordre (Corbin).

Ainsi, bien que le trop-boire concerne infiniment plus de gens, au fil des ans, une fois que la consommation de morphine se sera déroulée sur plusieurs années chez quantité d'individus provenant majoritairement

du corps médical, la puissance de cette substance semblera appartenir à une autre sphère que celle de l'alcool. Et Louis Lewin pourra affirmer : « La morphinomanie a pour conséquence un état de contrainte intellectuelle plus dangereux encore que celui que subit l'alcoolique ». Avec la prohibition des drogues, la dépendance frénétique qu'entraînent la morphine et l'héroïne consommées par voie d'injection deviendra plus douloureuse que jamais étant donné la cherté et la rareté relative du produit sur le marché noir. Dans le récent roman autobiographique de François Debré, *Trente ans avec sursis*, le personnage principal n'ayant pu trouver de quoi acheter une dose d'héroïne, est aux prises avec une crise de manque :

*Il est rentré à grand-peine, il a bu de l'alcool dans le bistro en bas de chez lui, beaucoup, espérant combler ce manque, calmer ces douleurs. Il n'a fait que se rendre encore plus malade. Chez lui il a avalé des cachets, n'importe quoi, des médicaments contre la toux qui contiennent un peu de codéine, des somnifères, une boîte pleine...*

Ce qu'un individu en temps normal n'aurait pu absorber qu'en risquant l'arrêt cardiaque ou respiratoire, l'héroïnomane peut l'avalé, afin de distraire même imparfaitement le manque. C'est dire la puissance de l'héroïne.

L'alcool produit aussi son intoxication qui pousse à des gestes, pour ainsi dire, hors du social. Rince-bouche et lotion après-rasage, ou encore eau de Cologne ; c'est ce qu'ingurgitent parfois en remplacement de l'alcool certains intoxiqués du boire. Dans *Sanctuary* de Faulkner, Gowan entreprend une véritable odyssée de l'ivrognerie. Le roman a été écrit à la toute fin des années 1920. Aux États-Unis, l'alcool est interdit depuis le 17 janvier 1920, mais un trafic illicite intense s'est mis en place et des liquides frelatés qui

contiennent un degré d'alcool élevé circulent pour désaltérer les grands buveurs. Gowan Stevens boira n'importe quoi. La prohibition fut un échec cuisant pour les autorités américaines qui durent revenir à la légalisation de l'alcool en 1933 ; une partie de cet échec est due à la tradition si ancienne dans laquelle s'inscrit la consommation de boissons alcoolisées. Il n'en est pas de même des drogues « modernes ». Ainsi, lorsque sont mises au point la morphine et l'héroïne, la nouveauté des substances désoriente ses utilisateurs, qui se perdent alors pour un très grand nombre dans un effet inconnu, puis jusque dans la spirale du besoin physique. Schivelbusch et Jünger parlent d'un travail millénaire de domestication à propos des effets. Ce dernier écrit à propos du vin :

*Il se peut que sa puissance première ait été domestiquée par des millénaires d'usage ininterrompu. Ce sont des forces autrement puissantes et effrayantes qui nous saisissent dans les mythes où Dionysos, maître des festivités, apparaît avec son cortège de satyres, de silènes, de ménades et de fauves.*

Et il est vrai que l'eau-de-vie, d'invention beaucoup plus récente dans l'histoire, suscitera bien des anxiétés, ainsi que des intoxications sévères, tandis que le vin gardera l'aura de l'aliment sacré qui permet de communier avec le divin, quand il n'est pas la saine récompense du travailleur, le soir, une fois son labeur accompli. L'écrivain Catulle Mendès départageait ainsi ces substances :

*Puisque la toute-vertu céleste a sa présence réelle dans le Pain et le Vin, il se pourrait que la diabolique malice fût consubstantielle à l'opium, au haschich, à la morphine ; l'avaleur d'alcool boit Satan*

Aux tables bourgeoises, le vin garde la noblesse du produit très ancien, doux et apaisant. Quant à la

morphine et à l'héroïne, pas plus qu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, leurs effets ne sont encore domestiqués. Et c'est escorté d'ombres oppressantes et de formes agitées qui incarnent l'euphorie, que l'on pourrait décrire l'individu qui savoure les effets puissants des poudres modernes.

Aujourd'hui, l'héroïne semble dépasser en puissance et de manière écrasante les drogues dites « naturelles ». Depuis le 19<sup>e</sup> siècle qui a vu l'invention de ces nouvelles poudres, les drogues que l'on dit « chimiques » et les drogues « naturelles » sont classées dans des cases séparées ; les premières sont des drogues dures, les secondes seront le plus souvent des drogues douces. L'intérêt d'une distinction drogue dure et douce est facile à comprendre, ne serait-ce que pour rendre davantage compte des puissances si différentes que recèle le spectre des psychotropes. Pourtant, l'évidence de ce classement rudimentaire ne doit pas faire oublier les effets foudroyants de tant de plantes et de champignons qui continuent de pousser.

Comment savoir si la concentration des substances — grand axe de l'intervention de la chimie sur la pharmacie du 19<sup>e</sup> siècle — produit quelque chose d'une nature différente ? Il est possible que la puissance des alcools distillés, des plus célèbres alcaloïdes, mais aussi du moteur à quatre temps, réside aussi dans leur pouvoir hypnotique. La rapidité d'un mouvement répétitif dessine une forme particulière qui n'offre pas de ressemblance avec l'élément qui produit le mouvement ; pour le dire autrement, il n'est pas certain que la transformation d'une plante — dont la sève possède des propriétés psychotropes — en poudre concentrée, marque une rupture de catégorie avec l'ordre naturel. Et pourtant, il y a bien, avec la morphine, une vitesse supérieure qui est atteinte. Les

conséquences de cette accélération sont difficiles à tirer. La vitesse et la puissance technique sont signes de la modernité, mais ces signes ne se laissent pas regarder avec, pour ainsi dire, neutralité ; une force perlocutoire est attachée à la vitesse et la puissance. Ces mots portent avec eux une charge de progrès. « Vitesse », « célérité », « puissance » sont les mots pour décrire la modernité qui se déploie à un rythme que l'on dit toujours accéléré. Il ne s'agit pas ici de relativiser la puissance de la technique — dont la morphine est un signe éclatant — il s'agit d'entrevoir l'ordre particulier qui agence un ensemble autour des idées de puissance et de vitesse qui paraissent donner une direction au déroulement du temps. Donner du sens au temps qui passe ; le mouvement du progrès technique est agencé dans un réseau complexe qui va d'une nouvelle importance donnée à la précision du temps jusqu'à l'observation d'une accélération de l'histoire. Que l'industrialisation inspire de la crainte à son observateur ou encore de l'enthousiasme, voilà qui change peu de chose quant à la mise en doute de l'accélération véritable de l'histoire. Mais comment se défaire du mouvement hypnotisant du progrès ? En dehors d'une critique morale et politique qui comparerait les transformations historiques du monde et estimerait que les humains vivaient mieux, disons, dans un temps antérieur qui ne connaissait pas les machines, comment voir autre chose que le mouvement évident du perfectionnement de la technique ?

Ici, on se rappellera du Wittgenstein *De la certitude*, qui vient pointer du doigt le système de croyance sur lequel repose toute connaissance. C'est le long d'une ligne ténue, celle du doute, que Wittgenstein va promener son questionnement :

*Ce que nous appelons preuve historique indique que la terre a existé déjà longtemps avant ma naissance ; — l'hypothèse contraire n'a rien pour elle.*

*Mais si tout parle pour une hypothèse, et rien contre, est-elle certainement vraie ? On peut la désigner comme telle. — Mais va-t-elle certainement coïncider avec la réalité, avec les faits ? — En posant cette question, tu es déjà en train de te mouvoir dans un cercle.*

Au fondement même du sens que porte la certitude, Wittgenstein va faire s'insinuer le doute de manière étonnante. Est-il possible d'introduire un peu de ce doute lorsqu'il s'agit de penser l'évidence du mouvement du progrès ? et particulièrement, la puissance d'une substance qui modifie directement la conscience ?

Il y a quelque chose d'aveuglant dans la puissance de la morphine et de l'héroïne. Mais de quelle nature sont les intériorités pour être happées par ces poudres opiacées sorties des laboratoires du 19<sup>e</sup> siècle ? Tout se passe comme si, à un moment, le discours hygiéniste et la morphine se mêlaient en une seule et même substance pouvant submerger le sujet qui avait émergé au long du siècle bourgeois.

Le *Journal d'un morphinomane* offre la description saisissante de la force de la morphine sur une volonté défaite par elle. Sur quatorze années, un médecin envoyé en Cochinchine, va noter ses tentatives et ses espoirs d'abandonner la morphine. Il notera le détail de sa désintégration physique, les abcès dus aux injections hypodermiques et même, un jour, le poids du pus qu'il vient d'extraire d'un de ces abcès qui l'empêchent de dormir. Tout au long du *Journal*, resté anonyme, le médecin espèrera renaître à une vie sans poison. Il mettra de l'obsession à noter les quantités

absorbés, les doses à réduire. Réduire, puis augmenter de manière frénétique la morphine ; c'est ce qui envahit les quatorze années de ce *Journal*, avec toujours, l'espoir d'émerger de l'enfer austère de la fée grise :

*Journée mauvaise, très mauvaise et gâtée dès le déjeuner de 8 heures. – C'est incroyable. Ne dois-je pas guérir ? Ou seulement plus tard encore ? C'est inexplicable ; car je ne sais plus ce qui me retient puisque je désire enfin – d'un vrai vouloir – me réformer. Autrefois je savais bien que je ne voulais pas, que cette volonté n'était pas réelle. Mais aujourd'hui elle existe. Je suis allé au fond du péril : je suis tombé dans une vie si pénible que je n'en veux plus... et je suis tenu, toujours tenu. – Est-ce l'habitude ?*

Au travers des notations, le médecin qui écrit va tenter de comprendre comment la drogue a pu entrer de manière si absolue dans son existence, — jusqu'à ce que le *Journal* s'interrompe, à la mort de son auteur, épuisé par la morphine.

Le concept de dépendance n'a pas encore la fortune qu'on lui connaît aujourd'hui, pourtant, chez le diariste s'est formé déjà un ensemble encore vague mais qui tient une certaine cohérence, et que ce dernier tente de décrire, à tâtons. L'explication du besoin qu'induit la morphine n'est pas encore de l'ordre de l'évidence. Et le diariste cherche parfois dans d'autres voies l'explication de ce destin dans lequel il est engagé presque mécaniquement. La morphine aura-t-elle permis de remplacer un destin plus funeste encore ? A-t-elle pu éviter l'aliénation mentale de sa victime ? Le médecin morphinomane s'en convainc quelquefois.

En lisant le *Journal d'un morphinomane*, l'objectivation du soi par l'écriture et par l'auto-observation médicale

frappe. Qui écrit donc ici ? Est-ce le même homme qui prend la résolution de se désintoxiquer, puis qui raconte le lendemain s'être injecté une dose très élevée de cristaux ? On voit la fragilité de ce qui compose une personnalité, dont les notations, au fil des ans, tentent de recomposer les éléments disparates d'une existence anéantie. Après des moments d'abattement, l'enthousiasme revient devant le gain de quelques kilos et, autour de quelques résolutions, la volonté semble un temps se raffermir pour se dissoudre à nouveau le jour suivant. Mais, sans défaillir, et malgré les années d'intoxications, le médecin va continuer de consigner des résolutions, des projets de guérisons, tandis que de manière encore plus répétitive, se prolonge la morphinomanie.

Celui qui écrit le *Journal d'un morphinomane* met un soin parfaitement maniaque à dissimuler au monde extérieur la dépendance à la morphine qui le tient. C'est donc seul, ne s'ouvrant à personne, que le diariste tente ses innombrables reprises en main. Et pourtant, le monde au dehors l'attire encore. Il est plein de joie à l'idée de pouvoir le retrouver, croyant s'être débarrassé de l'intoxication :

*Quel bonheur ! Je vais renaître à la vie, reprendre ma place d'homme dans la société qui a toujours continué, il est vrai, à me compter parmi les siens, mais à tort, car je n'étais guère un homme. Je m'en donnais seulement l'apparence et cela au prix de peines affreuses.*

Cacher sa morphinomanie, le médecin n'y renoncera jamais. L'énergie qu'il va mettre à obtenir de la morphine sans que sa secrète intoxication ne soit percée à jour, est étonnante chez quelqu'un dont l'état est aussi avancé. Ces dissimulations ont-elles été parfaitement efficaces ? Ce qui est certain à tout le moins, c'est la solitude totale dans laquelle va s'enfoncer le diariste,

même durant ses innombrables tentatives de désintoxication. Ainsi, quand bien même la morphine n'est pas encore prohibée de manière sévère, elle demeure une substance dont l'usage doit être médical. Celui qui développe un besoin compulsif de cette drogue sera rangé du côté des malades. C'est une morbidité qui entraîne la honte, puisqu'elle est le signe d'une disparition de la volonté, sur laquelle la conscience saine repose. Il n'en est pas tout à fait de même pour l'opium, le morphinomane ne cherche même pas à dissimuler l'attirail du fumeur qu'il s'est commandé, pour lequel il n'y a pourtant pas l'excuse thérapeutique. Il absorbe en grande quantité de l'opium, malgré son dégoût, lorsqu'il ne reste plus de morphine et que les malaises commencent de se faire sentir. Il écrit : « Je souffre beaucoup depuis trois jours, quoique ingérant force opium et en fumant. Quel besoin terrible ! ».

Poursuivant son soliloque, le diariste va tenter de donner de la fermeté à son projet d'en finir avec la morphine en s'imaginant être un autre :

*Je me figure être un autre, un esprit vieilli, détaché et lucide qui regarde faire le fou que je suis, le juge et le conseiller. Le temps est venu de changer ou de finir misérablement. La réforme est urgente, urgente...*

Litanie de résolutions dont aucune ne sera maintenue, sinon celle de toujours — jusqu'à sa mort — prendre de nouvelles résolutions scrupuleusement notées dans ce *Journal* désespérant. L'auteur du *Journal* racontera encore comment il s' imagine être une femme cette fois, amie :

*Pour m'aider à retrouver cet état d'esprit [celui qui consiste à vouloir se réformer de la morphine], quand il m'échappe, je me figure à peu près ceci : je suis à la fois moi et je suis l'autre, sa vaillante amie. Elle est bien en moi, respire avec*

*moi, marche avec moi. Je vais alors plus lentement, posément, comme elle-même. Elle voit et regarde tout avec mes yeux, fait attention à tout ce qu'elle rencontre, à tout ce qui l'entoure ; elle s'arrête aux enfants, aux petits poupons portés par leurs mères. Je lui donne le temps de tout voir par mes yeux et je la sens en moi-même, je crois porter ses robes, je sens ses jupes frôler mes genoux et j'entends le petit frou-frou des jupons. Leur bordure blanche m'oblige à une marche décente et posée pour ne les point salir.*

Désirer de manière lancinante les vêtements d'une femme aimée, éprouver les gestes, la sensation d'être deux personnes en une seule, dans un effleurement érotique ; sans doute était-ce là quelque chose qui pouvait permettre de suspendre, de faire reculer le besoin, mortel ici, de morphine.

Toute l'articulation de l'intériorité est traversée par l'envahissement de la morphine qui souligne mille fois la fragilité de la conscience. Alors que le corps du diariste est recouvert d'abcès, ce sont les cheveux qu'il perd qui vont le pousser dans un premier temps à vouloir arrêter les injections. « Ne suis pas loin de me décider à abandonner la morphine, écrit-il. Ce sera surtout à cause de mes cheveux que je perds ». Puisque le corps est recouvert de vêtements, caché au monde extérieur, c'est avant tout la tête, le visage, les poils et cheveux qu'il faut surveiller afin que sur eux ne s'inscrivent pas les stigmates de l'intoxication.

Il est si troublant de lire le diariste qui s'applique à décrire sa propre silhouette, effrayante à voir, comme s'il ne s'agissait pas tout à fait du même homme que celui qui noircit les pages de son *Journal*. Ainsi, le 15 août 1893, il constatera :

*Je n'ai jamais été si bas ! J'ai l'air d'un déterré, d'un échappé du cercueil. Ce matin je me suis vu dans la glace... Non,*

*même à l'amphithéâtre sur les pauvres gens enlevés par une longue maladie, j'ai rarement trouvé une maigreur aussi prononcée. Mes bras semblent accrochés aux épaules comme des membres de squelette...*

Comme si les moi médecin, morphinomane, diariste se détachaient sans cesse, s'interpellaient l'un et puis l'autre. Jusqu'à la suspension finale du *Journal* le 22 mars 1894.

Les individualités semblent parfois s'égarer sur l'horizon changeant des substances, des efforts thérapeutiques, des conceptualisations du réel, de ce qui peut entraver l'accès à ce réel. Dans un même temps, ces mêmes individualités fabriquent, prolongent, continuent l'horizon. Et, s'enchevêtre la densité des discours avec la poudre neigeuse dont on fait une solution prête à être aspirée par une seringue creuse.

Au moment où le *Journal d'un morphomane*, d'une main fiévreuse s'écrit, la morphine est déjà devenue un thème pour les romans de mœurs. Le thème général tourne autour de la déviance : onanistes, morphinomanes, tribades, dipsomanes, opiomanes et sodomites se croisent dans les bas-fonds des villes modernes. Ces créatures du vice déambulent à la recherche de leurs plaisirs viciés, comme on le dirait de l'air, sous l'œil faussement inquiet du romancier. Plusieurs combinaisons de déviants se retrouvent dans les toiles narratives de Dubut de Laforest, de Mallat de Brasilian, de Du Saussay, par exemple, et de Catulle Mendès dont il sera question plus précisément ici. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'appétence morphinique qui croise les amours lesbiens a tout pour inquiéter, mais aussi pour plaire. La conjugaison du morphinisme et du saphisme : voilà bien le genre d'identité sulfureuse qui a pu exciter les imaginations en un temps passionné

par une nosologie nouvelle ; un temps qui n'a pas encore prohibé l'usage des drogues, mais qui prépare le paysage dans lequel se fera leur interdiction. Car après avoir mis au point l'injection, puis, après avoir prescrit avec enthousiasme de la morphine à leurs patients pour vaincre des maux aussi divers que le vaginisme, l'hystérie, les gastrites, etc., les médecins vont commencer de s'interroger : quelle est donc cette « demande artificielle » qu'induit la consommation de morphine ? Si ce sont les aliénistes en France qui, d'autorité, vont prendre en charge la question, les romanciers quant à eux vont s'atteler à dérouler des intrigues, à fabriquer des récits avec pour décors quelques-unes de ces théories aux articulations désormais célèbres : dégénérescence, hérédité. Le docteur Rodet en 1897, ne s'y trompera pas qui fustigera les complaisances des écrivains qui sous couvert d'appel à la morale se feront en vérité d'insidieux propagandistes de tous les vices.

Catulle Mendès — dont le roman *Méphistophéla* paraît en 1890 — est de ces écrivains. Dans ce livre qui a pour sous-titre *Roman contemporain*, tout y est des inquiétudes, du sordide, de la sensualité qui s'exhalent de la grande ville de Paris. La baronne Sophor d'Hermelinge est née de l'union d'une femme vénale avec un paralytique noble, à la fois damné et dégénéré, ce qui revient au même dans le roman de Mendès. Le fragment de dialogue qui suit peut donner la mesure des rapports de ce qu'il faut bien se résoudre à appeler les « parents » de Sophor d'Hermelinge ; mis au fait de sa paternité, le riche paralytique s'adressera de cette façon à la mère de la future Sophor :

*Toi, femme, prostituée ou goule, qui est venue, un soir, par d'ignominieuses et tout-puissantes caresses que ne pouvait*

*repousser mon inertie de momie, hélas ! vivante encore, m'extorquer du ventre la semence des monstres [...]*

Sophor d'Hermeline, née d'une mère ayant pris un homme de force pour l'héritage, sera une enfant « pourrie », comme on le disait à la fin du 19<sup>e</sup> siècle des enfants nés de parents syphilitiques. Elle s'enfonça des seringues de Pravaz gorgées de morphine sous la peau et s'acharna aux plaisirs saphiques. Tout le roman de Catulle Mendès montrera des intériorités vidées de toute volonté, telles des bêtes évidées de leurs viscères — mais animées par deux lignes de force qui se chevauchent : l'influence et le désir. Sophor convertit ses nouvelles conquêtes le long de la ligne de l'influence :

*Elle pervertit sans tendresse, ni passion, ni charme ; elle ne séduit pas celles qu'une exécration la contraint de choisir ; elle les conquiert, les prend, les courbe, avec l'à-coup-sûr d'un despotisme ; [...] sa froide convoitise est comme un grappin de glace. Des vierges sont allées à elle, sans qu'elle leur eût fait signe de venir, vaincues et stupéfaites de l'être ; de belles jeunes femmes, mondaines ou comédiennes, heureuses, joyeuses, détournèrent en vain la tête quand elle passa et bientôt la suivirent avec la décision de la résistance impossible.*

Morphinisme et saphisme se mêlent qui font naître un désir inhabituel, qui dénouent les volontés, qui redessinent les personnalités par dessus les silhouettes qui allaient — naïves — tentant d'instinct de détourner la tête. Poison de l'esprit, poison du corps ; les deux « vices » se complètent dans la figure de la morphinée.

C'est un agencement machinique que se plaît à décrire Catulle Mendès lorsqu'il décrit ces femmes sous influence, sous l'influence d'une femme froide, exsangue, qu'éperonne un désir inhumain :

*Toutes celles qui subirent sa caresse lentement crispée et tenace, tyrannique, s'en souviennent comme un évadé se rappelle la froide muraille, la chaîne et le carcan. Même dans les abominables débauches [...], même dans l'extrême enragement des concupiscences, elle se contient, ou, véritablement calme, n'a pas besoin de se contenir, furieuse et froide comme la torsion d'une statue de marbre.*

À ces accouplements qui ont une précision mécanique, répond en écho le désir de morphine qui habite le corps de la baronne. Il s'agit du même corps — creux de volonté — qui désire d'autres femmes.

On connaît le mot de Dumas fils disant de la morphine qu'elle est l'absinthe des femmes. Marguerite Duras dira un siècle plus tard, « une femme qui boit c'est comme un animal qui boirait ». Et à coup sûr, dans l'imaginaire des toxiques, si l'alcool construit de la virilité, la morphine quant à elle sera le plus souvent féminine. Les médecins s'appliquent à décrire le plaisir qu'éprouvent les femmes à s'enfoncer des aiguilles sous la peau. Le célèbre professeur Benjamin Ball, qui mourra d'ailleurs en 1900 d'une seringue mal aseptisée, écrivait :

*Les malades aiment à se piquer ; ils éprouvent du plaisir à s'introduire dans les chairs un instrument piquant qui les fait souffrir. Pour beaucoup de femmes à la mode, c'est une vraie jouissance.*

Toute une machinerie de la métaphore semble donner en écho l'injection pour une pénétration artificielle. L'imagination unit aisément cette pénétration à l'attirail saphique en un temps où se formulent « des propos délirants sur la dimension monstrueuse des clitoris et sur les déformations vulvaires des tribades » (Corbin).

Dans *Méphistophéla*, la morphine ne se détache pas du récit comme recelant une puissance fantastique qui parviendrait à vaincre les autres mouvements de la conscience de Sophor. La poudre n'est qu'un élément de plus de la constellation déviante que décrit Mendès. Tout l'ensemble pervers va projeter la baronne vers un destin funeste. Tout s'inscrira à rebours, pour reprendre le titre de Huysmans, du bon ordre naturel. Même l'instinct maternel, rempart fondamental de cet ordre, sera interdit à Sophor qui abandonnera sa fille, pour la retrouver des années plus tard et éprouver une attirance incestueuse pour son jeune corps. La drogue dans ces conditions n'est qu'une touche supplémentaire ajoutée à ce tableau apocalyptique. C'est une touche qui se mêle de près au saphisme, et la morphine, déjà féminine par le nom, s'insinue comme une caresse dans le corps de Sophor :

*L'aiguille creuse de la seringue prise entre le pouce et le médius, a pénétré dans la chair, élargissant d'une piqûre le cercle du calus ; et par une pression, légère, adroite, d'un seul ongle, celui de l'index, la liqueur se répand sous le derme, s'insinue, rayonne comme une tiédeur, gagne en une glissante descente la paume des mains, le dessous des pieds, remonte, monte encore, en passant serre le cœur, d'une caresse reconnue, qui signifie : « Tu sais, c'est moi », s'infiltré jusqu'au cerveau, — les paupières, calmes, ne battent plus, les yeux toujours grand ouverts se sont mouillés d'une lueur liquide, — fait éclore sous le crâne un développement de lumineuses et lentes rêveries.*

La fée grise prend possession de ce corps, entre en lui.

Chez Mendès, l'inquiétude que suscitent la prise de drogue et les comportements sexuels anormaux ne sert qu'à donner de la couleur et une sorte de suspense bizarre au tableau érotique qu'offre l'héroïne damnée de son roman. Edmond de Goncourt ira jusqu'à noter

dans son *Journal* : « Pour moi, les romans de Mendès ne me semblent pas écrits par un homme, mais par une tribade ». Ce qui est certain, c'est que chez Mendès, par ailleurs connu pour ses frasques nocturnes, les condamnations sont molles. On sent bien l'écart entre les formules morales qui permettent d'introduire de longues descriptions de femmes se livrant sans pudeur — sous l'œil attentif du lecteur — à leurs vices. Et c'est avec tant de complaisance que Mendès décrit la baronne qui manipule les objets luxueux du vice morphinique, puis, qui relève sa jupe pour s'injecter la morphine :

*Elle se précipite vers le meuble, en ouvre un des tiroirs ; saisit un flacon doré et un mince étui de nacre où, le couvercle levé, apparaît, tout petit, long, effilé, un instrument de métal et de cristal, qui s'achève en aiguille, — la seringue de Pravaz ; et la baronne l'emplit de la morphine contenue dans le flacon, puis, sa jupe levée au-dessus de la jarretière, elle trouve tout de suite sur sa peau, vers le bas de la cuisse, la place accoutumée.*

Mendès dira de ceux qui usent des paradis artificiels : « on les croit ivres, ils sont possédés ». Et, il est vrai que c'est à une possession bien plus qu'à une ivresse que l'on assiste dans *Méphistophéla*. Le mouvement général du roman fait du saphisme et de la morphomanie deux ingrédients d'un aphrodisiaque qui prend en charge le désir. Sophor ira donc vers son destin, vide de volonté, mais animée d'une force étrange. Cette force est de l'ordre de l'envoûtement et des philtres d'amour qui empoisonnent les destinées. C'est le relais de la conscience qui est pris par les vices, et ainsi le personnage de la baronne ira hiératiquement lancé à l'assaut des filles, à la manière d'un automate austère du plaisir.

Si du temps de Sophor d'Hermelinge, la morphine coûte moins cher que l'alcool, dont elle est pendant un moment le médicament permettant de soigner le trop-boire, la seringue hypodermique quant à elle, chez les riches de ce temps, est délicatement ouvragée, surmontée de pierres précieuses et dissimulée dans des étuis en trompe-l'œil : boîtes à poudre ou flacons de sels. Luxe de l'artificiel, dans lequel les amours saphiques, dont les poètes décadents exaltent la stérilité, prendront place avec le bonheur des articles que contiennent les boîtiers de velours dans lesquels la forme des objets qui y seront rangés est déjà dessinée. Ainsi, dans les imaginations fin de siècle prennent place côte à côte, la lesbienne et la morphinomane, toutes deux filles de filiations dégénérées, qui engendrent désormais des filles à leur image dans l'érotisme de l'initiation. Et ces figures de femelles — dont Sophor constitue l'extrême et non pas l'exemple — qui succombent aux plaisirs artificiels, auront parfois la beauté étonnante et dénuée de conscience de splendides ornements. Catulle Mendès s'attardera longuement à la description de ces « vierges en fleurs », pour le dire avec une formule baudelairienne : *Dans la folie des champagnes nocturnes, de belles filles éprises, la chevelure et la jupe envolées, oublie la différence du permis au défendu ; eh ! Que leur parleriez-vous de cela ? Elles sont grises de la griserie heureuse des lumières dans les yeux, grises du frôlement des bras nus, et des fraises mangées à quatre lèvres pour l'amusement des desserts, et de l'odeur des maquillages qui ne tiennent plus et coulent le long des peaux comme des gouttes d'un rut artificiel.*

Dans l'imaginaire du parnassien, c'est le tableau somptueux qu'offrent les jeunes femmes qui s'adonnent aux plaisirs de Lesbos. L'injection de morphine viendra prolonger, plus tard, quand les années

auront flétri la première innocence, la suspension de la conscience. À moins que ce ne soit la morphine qui, en privant de ses esprits sa victime, fera s'enfoncer cette dernière dans les tourbillons gomorrhéens.

Le regard masculin sur la sexualité des femmes comme paysage érotique — dont le saphisme est souvent condiment pour rapports bourgeois, tout autant que l'usage des drogues qui endorment les pudeurs — apparaît désormais à celui qui se replonge dans les romans de mœurs du 19<sup>e</sup> siècle, avec aussi peu de discrétion que les cols à pointe et les chemises étonnamment fleuries des photographies de 1974. Et pourtant, dans les images de ces livres, quelques silhouettes ont été saisies, — des silhouettes libres, que l'on discerne avec peine, au travers de l'épaisseur des époques, au travers des systèmes du réel qui se donnent dans leur infinie complexité.

Quelque chose se balance au vent de l'histoire, au vent du temps ou encore tout simplement au vent. Le moi se balance dans l'air du temps. L'intériorité des filles, de leurs amours saphiques, se balance dans la prolifération des écrits qui les racontent. Paris, vers 1890. Sans doute qu'il y a de l'écart entre ce qu'elles vivent et les caresses ornementales que racontent les écrivains fin de siècle. De ce qu'elles vivent à ce qui se raconte, il y a l'imaginaire —cet espace flou fait de réseaux transparents d'influences, de désirs et d'angoisses dans lesquels se meuvent les êtres. Dans l'imaginaire rebondissent les paroles du corps médical, celles des hommes de lettres, et tant d'autres choses encore — en plus de l'intimité des silhouettes, fugaces dans leurs devenir.

Annemarie Schwarzenbach est une de ces silhouettes et cette fois ce n'est pas un homme de lettres qui l'invente ou la décrit : Schwarzenbach est

morphinomane et homosexuelle, pour suivre la nosographie du 19<sup>e</sup> siècle finissant, mais aussi écrivain. J'aurais pu parler de Renée Vivien, partageant elle aussi ce triangle identitaire. De plus, Schwarzenbach a l'inconvénient de nous faire entrer de plain-pied dans le 20<sup>e</sup> siècle, puisque c'est une femme de l'entre-deux-guerres comme le veut l'expression ; une femme de la montée du nazisme. Par ailleurs, dans son œuvre, on ne trouve pas de journal, ce dernier a été brûlé par sa mère juste après la mort de sa fille, dans sa trente-quatrième année. Le même acharnement a été mis à faire disparaître l'essentiel de sa correspondance. Une biographie vient de paraître qui perpétue de façon involontaire la mise au silence de celle qui voulait écrire. Le texte de Vinciane Moeschler est écrit au Je. Par ailleurs, à propos d'une lettre de Schwarzenbach reproduite dans la biographie, Moeschler précise que «pour une meilleure compréhension, certains passages de cette lettre, rédigée dans un français approximatif, ont été réécrits par l'auteur ». Le plus frappant de cette curieuse biographie demeure que le nom de Schwarzenbach a été abrégé dans le titre et il est question de « Annemarie S. » sur la page couverture. Mais, en vérité, que cherche-t-on pour s'inquiéter de cette mise au silence ? Une individualité pure qu'aurait préservée même la mort ? Un destin exceptionnel qui parviendrait intact jusqu'à nous ? Peut-être.

Néanmoins, sur le fil, s'attrapent des morceaux d'une existence faite de voyages, d'enfermements, d'amour des filles et de la drogue. Et, à travers quelques gestes et les textes qui les racontent, peut-être est-il possible de penser, d'entrevoir, de saisir, d'atteindre, un peu de la ténuité des intériorités. Ici, l'intériorité d'un individu traversée par le puissant modificateur de conscience qu'est la morphine, — quand bien même

dans les textes qui demeurent de Schwarzenbach, il est peu question directement de la fée grise. Les romans de mœurs paraissent bien lointains. La drogue chez elle n'est pas un thème qui fait tourner les intrigues romanesques. La morphine est une accompagnatrice, dissimulée tant bien que mal, mais peu discrète. Ella Maillart a fait un livre, *La Voie cruelle – Deux femmes, une Ford vers l'Afghanistan*, d'un voyage avec Annemarie Schwarzenbach, placé sous le signe des rechutes dans la drogue. *La Voie cruelle* parle d'un long périple vers l'Afghanistan au travers duquel Ella Maillart va tenter de faire émerger du désespoir sa compagne de route, Annemarie, nommée pour le texte Christina. Mais Christina ne parvient à se débarrasser de sa tristesse épouvantable et trouve des ampoules de morphine dans les grandes villes qu'elles traversent. L'ivresse est morne, elle donne pourtant de la paix :

*Christina observa que d'habitude un être se drogue pour exciter ses facultés, pour agrandir son champ de conscience. Mais elle n'en prenait que pour oublier son tourment, et c'était là un bien modeste résultat.*

Le voyage se fait en 1939, la guerre est imminente. Le nazisme désespère Schwarzenbach qui prend position très tôt contre l'Allemagne de Hitler. Dans leur Ford qui avale des milliers de kilomètres sur des routes défoncées, Christina fume cigarette sur cigarette en conduisant, tandis qu'Ella cherche à tirer de la contemplation des paysages que n'a pas encore transformé la technique, quelque chose comme un bien-être a-historique. Tout prend un aspect lugubre. Et Schwarzenbach est inconsolable.

*La Mort en Perse*, texte de Schwarzenbach commencé en 1935, raconte un séjour en Perse et l'impression envahissante de la mort qui peu à peu va se déployer, pour prendre tout l'espace. C'est au terme d'une

marche harassante à travers les montagnes que cette dernière trouve ce qui lui semble être un « décor de bout du monde » :

*Tous les chemins que j'ai suivis, tous ceux que je n'ai pas suivis, aboutissent ici, dans cette « Vallée heureuse » d'où il n'y a plus d'issue, et qui, pour cette raison, doit ressembler au royaume des morts.*

C'est dans ces lieux oppressants que Schwarzenbach constate l'impression terrible d'être à bout de force, comme épuisée à jamais.

Pourtant, le séjour se poursuit, entremêlé des fièvres de la malaria, de l'amour pour une jeune tuberculeuse qui va mourir et des fouilles archéologiques auxquelles participe Schwarzenbach. La Perse n'a plus rien ici à voir avec l'Orient de *Salammbô* ou du *Roman d'une momie*. On ne trouve pas chez Schwarzenbach la tentative de reconstituer un ailleurs révolu. Être vraiment loin, voilà ce qui compte, tandis que se perdre pour de bon est ce qui guette :

*Nous sommes habitués à cet état qui nous est propre dans ce pays : nous ne sommes pas libres un seul instant, nous ne sommes pas « nous-mêmes » ; ce monde étrange exerce son emprise sur nous et nous rend étrangers à notre propre cœur. Au début, nous appelons cela recevoir des impressions. Nous sommes fascinés par le paysage grandiose, ses splendides couleurs et ses formes pures, son caractère royal. Nous accueillons d'abord les modes de vie étrangers avec curiosité, puis très vite nous résistons ; mais nous ne savons plus comment la résistance cède en nous. Les gens forts se débarrassent en riant de telles tentations qui s'insinuent comme des maladies. Les gens intelligents rentrent chez eux à temps. Mais beaucoup sont faibles, et je suis « parmi les plus faibles ».*

« Pays » pourrait être remplacé par « morphine » dans ce passage. Ce ne serait pas la première fois que se superposeraient le voyage dans les espaces exotiques et le voyage d'abord luxuriant que les drogues accordent.

Les amarres de la personnalité peuvent se rompre dans l'égarément de ces voyages. C'est du fond de cette débâcle que Schwarzenbach écrit ce qu'elle dit être un journal « non intime » (*Mort*).

Parce que les paysages se mélangent aux angoisses, comme lorsqu'un ciel se reflète dans une eau miroitante, que la tête tourne et que le regard est confus, il est difficile de départager du reste ce qui tient de l'intime. Comme si les impressions n'étaient même plus de l'ordre de l'intime, mais s'abandonnaient au paysage, au monde extérieur. Que faudrait-il écrire pour parler de l'intime ?

*Raconter que nous étions ivres parfois et que Bibenski fumait, de rares soirs, une pipe de haschich ? Ce n'est pas plus intime que la mélancolie de la province du Mazandéran, que le hurlement des sirènes du vapeur russe dans le port de Pahlevi.*

Tout se mêle de l'intérieur à l'extérieur. La dynamique du dedans et du dehors se désarticule.

Dans *La Mort en Perse*, Schwarzenbach ne raconte pas la morphine, mais l'intériorité en fuite qui réclame quelque chose pour s'apaiser. L'intériorité que l'on porte et qui est devenue parfaitement insupportable. Et qui se fendille, comme si une trop lourde charge passait à travers elle. Et alors, s'il est peu question de morphine, la fièvre — qui fait délirer — est attendue :

*La fièvre vint enfin. Ce fut une grande délivrance, je la sentis se répandre dans mon corps, je m'étendis et pus de nouveau respirer. [...] Je me levai, me penchai sur la table pliante, trouvai un crayon et quelques feuilles de papier.*

*J'avais l'impression d'être complètement ivre. Je retournai à mon lit en chancelant et ne touchai pas au papier posé sur la couverture. Très calme, je restai allongée en serrant bien fort mes tempes entre mes mains. Quand la fièvre diminua, je me mis à pleurer, et je pleurai jusqu'au moment où je pensai que ma tête était devenue complètement vide.*

Les larmes pourront prendre le relais de la fièvre, pour suspendre et brouiller encore un peu la conscience, jusqu'à ce que cette dernière disparaisse un moment. Ici, l'articulation principale du texte demeure dans la profondeur du champ du moi, mais c'est un champ malade, un champ de souffrance, dans lequel erre l'auteure. Il y a chez elle une suffocation dans la douleur qui la suit jusque dans l'Asie la plus éloignée de son Engadine natale. L'écriture tente de saisir cette angoisse qui se répand partout, de s'en nourrir et ainsi de construire ce que l'on appelle une œuvre. Quelque chose s'élabore qui pourrait venir opposer de la résistance à la désolation d'une existence, que l'on me permettra de qualifier d'*irrémediable*. Mais la morphine manque :

*Je ne suis pas ivre, je suis complètement à jeun, ils ne m'ont rien donné... Angoissée, je m'interrompis. Et s'ils m'avaient donné de la morphine par exemple, je ne crierais certainement pas, je n'aurais pas peur, absolument pas peur, et j'aurais plaisir à rester seule ici.*

Sur la fièvre et la dépression, les cristaux pourraient agir. L'extension de la conscience par la magie des drogues n'est pas l'effet recherché ici. L'hédonisme est absent. La morphine agirait dans des compartiments de l'intérieur qui ne communiquent pas avec le plaisir. Du puissant analgésique devenu drogue, seul le soulagement, de la fièvre comme de la solitude, semble être attendu.

À travers ces quelques figures, égarées dans la morphine, on voit la poudre grise se lover contre des silhouettes éparses, qui sacrifient la santé de leurs corps, qui oblitèrent des années du bref passage sur terre. Avec la morphine quelque chose semble se défaire de la privatisation du soi. Téléguidées par le besoin dans le *Journal d'un morphinomane*, par le malheur dans le cas de Schwarzenbach ou encore par la perversité pour le roman de Mendès, les existences évoquées ici, aux prises avec la morphine, semblent dépouillées des fantaisies du haschich et de la profondeur spirituelle de l'opium. C'est-à-dire que, bien que nommé en 1816 à l'aide du nom « Morphée » par le pharmacien allemand Sertürner, dans un temps durant lequel la puissance lénifiante de la morphine promettait beaucoup, elle semble peu convier au voyage onirique. L'opium transformé en morphine par quelques chimistes occidentaux augurait, dans une certaine indifférence quand même il faut le rappeler, une nouvelle maîtrise de cette substance. Lorsque plus tard, elle aura fait taire les hurlements des soldats estropiés, mais aussi des civils, la morphine sera devenue nécessaire au monde moderne. Elle poursuivra alors son chemin en modifiant les consciences. Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, et sur le modèle exotique de la fumerie d'opium, désormais présente dans la capitale et dans les ports de France, elle tentera une percée dans l'hédonisme luxueux dont les seringues surmontées de pierres précieuses de 1890 témoignent encore. Cette vogue durera peu. Il n'empêche que le modèle de l'opium, à la fois panacée universelle dont Sydenham et Paracelse auront été les plus célèbres propagandistes, et drogue hédoniste ramenée en métropole par les coloniaux, imprènera durant un temps assez court, la substance morphine.

Ainsi, pour Laurent Tailhade, la morphine prolonge l'exploration de l'intériorité :

*Elle porte en soi une énergie révélatrice qui montre à l'homme des coins insoupçonnés de mémoire et d'imagination, éclaire à ses propres yeux les dessous, les recoins obscurs de sa personnalité, avive, comme les caractères d'un palimpseste, tels souvenirs, telles images, tels émois presque effacés.*

Mais l'on sent bien que chez lui, la morphine est avant tout de l'opium et la comparaison avec le palimpseste rappelle fortement De Quincey. Il intitulera d'ailleurs ce court texte, dont je viens de citer un extrait, *La Noire idole*, désignant la morphine et les opiacés par cette expression qui habituellement concerne le seul opium. Or, ces mouvements transitoires qui mélangent parfois l'opium et la morphine, et qui surtout placent la morphine sur les voies davantage conceptualisées et plus habituelles de l'opium, ne dureront qu'un temps : la morphine appelle un autre imaginaire. À moins que ce ne soit un autre imaginaire qui réclame la morphine. Comment trancher ? Comment savoir ? Il est difficile à l'extrême de percer le sens qu'il y a dans le fait qu'une substance soudainement rencontre la faveur d'un ensemble d'individus. Pourquoi à un moment, l'effacement de la douleur, hors de l'intervention médicale, est-il l'effet recherché par certains ? Et comment expliquer la gravité qui entoure la consommation de morphine, ce sérieux peu festif, cette austérité, même douce, de l'effet ?

L'injection n'est pas indifférente à la puissance des poudres. La mise au point de l'injection rappelle dans ses conséquences, de loin en loin, le passage à l'opium que l'on fume et qui précipita la Chine dans la plus grave intoxication du monde. Les autres substances demandaient aussi d'entrer à l'intérieur du corps pour

produire leurs effets. Le passage se faisait par les orifices qui sont intermédiaires du dedans et du dehors, ainsi la bouche et toutes muqueuses par lesquelles circulent les matières. Avec l'injection hypodermique, c'est avec de micro-passages re-percés à chaque fois que vont s'absorber certaines substances. Cette action de percer avec précision, absorbe la fin du 19<sup>e</sup> siècle parisien dans une proportion jusque là inégalée : ouvrir des boulevards au cœur d'îlots insalubres, relier les lieux d'aisance au grand réseau d'égouts souterrain qui continue d'être développé, percer des tunnels pour le métropolitain ; de grands chantiers éventrent Paris.

C'est dans ce mouvement général qu'il est possible d'envisager un aspect essentiel du geste de l'injection, qui s'insère de plain-pied dans la constellation du progrès technique. Louis Lewin soulignait déjà dans *Phantastica*, l'engagement du morphinisé dans les rythmes du monde industriel : « L'absorption par le tissu sous-cutané de la solution de morphine peut faire du sujet tout à l'heure encore torturé par l'abstinence morphinique et inapte au travail, le héros adapté aux nécessités modernes d'une existence quelconque ».

Toute cette articulation de l'intérieur et de l'extérieur, de la surface et du sous-terrain dessine un arrière-plan imaginaire dans lequel se déplacent les individus. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la puissance de la technique, même hors de Londres et Paris, transforme peu à peu les paysages. Pour l'individu qui a maintenant l'eau courante et qui aura bientôt le téléphone, la force de la technique paraît pouvoir dépasser pour de bon en puissance le règne naturel. Voilà qui donne de l'hébétéude. Mais que dire de ces transformations ? Que dire des silhouettes qui se meuvent en 1890, et même en 1938 ? Les contextes dirigent-ils leur pas, à plus forte

raison lorsqu'une substance nouvelle engage brutalement leur volonté sur un mode jusque là peu connu, voire inconnu ? Faut-il parler à ce moment-là du passage de l'Histoire sur les êtres ? Si le médecin du *Journal d'un morphinomane* s'étonnait encore de la dépendance à la morphine s'induisant en lui — concept que nous manipulons aujourd'hui si souvent et qui fait partie désormais d'un système d'évidence — Schwarzenbach quant à elle, quelques décennies plus tard, craint encore plus la dépendance que la drogue

Et cette fois, loin d'une perspective constructionniste : quel est le rayon dans lequel se meut un être humain au 19<sup>e</sup> siècle ? Quel genre d'écart existe-t-il entre les théories de la dégénérescence de Augustin Morel en tête et le personnage de Sophor d'Hermelinge ? Mais surtout, quel genre d'écart y a-t-il entre Sophor d'Hermelinge et Annemarie Schwarzenbach ? Quelle possibilité de mouvement a cette dernière lorsqu'on la compare à son type romancé, c'est-à-dire le personnage sulfureux de Sophor qu'invente Catulle Mendès à l'aide d'une écriture de romancier s'articulant sur le discours des aliénistes ? Hors d'une perspective a-historique des individualités, peut-on penser des existences déliées, et pour tout dire, libres ? Je me permets de répondre ici en reprenant la réponse que donnait Wittgenstein à une tout autre question : « En posant cette question, tu es déjà en train de te mouvoir dans un cercle ».

Il n'en demeure pas moins que, à travers la morphine, la tension du moi aux prises avec le déroulement historique resurgit avec beaucoup d'acuité, puisqu'en influant avec tant de force sur les consciences, la poudre grise montre du doigt la fragilité de ces dernières. À la fois traquées et même modulées par le discours qui donne un accès au monde social, qui

remplit la pensée intérieure, et à la fois semblables à celles de millions d'êtres disparus depuis des siècles et des siècles ; les consciences portent le poids ambigu du déroulement historique. Et c'est pourquoi, quelquefois, les intériorités dont la trace a été à jamais perdue, ne laissant rien sinon deux dates abstraites à l'état civil, donnent de manière étonnante l'impression d'avoir pu se dérober, d'avoir pu se soustraire à l'histoire — comme libérées de son entrave.